

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 52 (1948)

Rubrik: Notices nécrologiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Henri Beuchat



De toute la jeune génération d'américanistes français, Henri Beuchat était sans doute le savant sur lequel on pouvait fonder les plus belles espérances. Remarquablement doué, connaissant un grand nombre de langues d'Europe, érudit, comme peu de chercheurs le sont, possédant une bonne méthode de travail, il avait tous les moyens de faire une carrière scientifique brillante; il voulut cependant, avant d'entrer définitivement dans la période de réalisation, aller conquérir l'expérience de la recher-

che sur le terrain, corriger en quelque sorte ce que son instruction pouvait avoir de livresque par une enquête personnelle d'ethnologie. C'est ainsi qu'il accepta, avec joie, de faire partie de la grande expédition Stefánsson, où il devait trouver la mort.

Tous ceux qui fréquentaient Beuchat et qui avaient pu mesurer l'étendue de son savoir, demeuraient confondus lorsqu'ils apprenaient dans quelles conditions il l'avait acquis. Beuchat était en effet, un véritable «autodidacte». Né à Paris en 1878, il dut interrompre ses études régulières dès l'âge de 13 ans pour entrer comme compositeur dans une imprimerie. A 18 ans, il devint comptable dans une mai-

son de commerce. Dès lors, il employa tous ses loisirs à lire, à visiter les bibliothèques et les musées de Paris, à donner des leçons de français à des étrangers dont il apprenait ainsi la langue. L'esprit ouvert à tout, il s'intéressa vivement à l'astronomie et fréquenta assidûment la Société astronomique de France.

Cette passion de travail lui attira la protection et l'aide de quelques personnalités, M. le duc de Loubat, Mme la générale Bocher, MM. Le Souef et Léon de Rosny. En 1902, il put suivre les cours de l'École des hautes études, où il apprit la sociologie sous la direction de Durkheim, de Mauss et de Hubert. En 1902-1903, il fut trésorier-secrétaire de la «Revue des études américaines». Après avoir conquis le diplôme de l'École du Louvre, il devint secrétaire de «La Revue de Paris»; lorsque je devins son ami, il avait dû accepter, pour vivre, un poste au ministère des Beaux-Arts.

Au milieu des mille difficultés d'une vie toujours incertaine du lendemain, et tout en continuant à s'instruire sans relâche, Beuchat trouva cependant moyen d'écrire et de publier. Dans la «Revue des Etudes américaines», parurent une série de notes: «Notice sur quelques manuscrits mexicains de la Bibliothèque nationale de Paris» (1902); «Notice analytique sur les travaux de Lord Kingsborough»; «Les peuples Chahta-Maskokis»; «Quelques traditions des Eskimos de l'Alaska»; «Quelques légendes des Eskimos de la terre de Baffin»; «Le mythe de Sedna chez les Eskimos du Centre» (1903).

En collaboration avec Mauss, il fit pour l'Année sociologique une remarquable étude, «Essai sur les variations saisonnières des Eskimos» (1904-1905).

En collaboration avec moi, il publia six mémoires de linguistique américaine: «Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapas (Equateur)» (Journal de la Société des Américanistes de Paris, 1907); «La famille linguistique zàparo» (Ibid., 1908); «La langue jibaro ou siwora» (Anthropos, 1909-1910); «La famille linguistique Cahuapana» (Zeitschrift für Ethnologie, 1909); «Affinités des langues indigènes du sud de la Colombie et du Nord de l'Equateur» (Paniquita, Coconuco, Barbacoa) (Muséon, 1910); «La famille Betoya ou Tukano» (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 1911).

Dans la «Revue d'Archéologie» (1911), il fit une revue de nos connaissances sur les «Manuscrits indigènes de l'Ancien Mexique» et dans notre «Journal», un exposé des données acquises sur «L'écriture maya», d'après les travaux les plus récents et notamment d'après le bel ouvrage de Bowditch.

On lui doit également un petit manuel, écrit en collaboration avec Mademoiselle Hollebecque: «Les religions. Etude historique et sociologique du phénomène religieux». Paris, 1911.

Mais son œuvre capitale, celle qui appela sur lui l'attention de tous les américanistes et lui valut un prix de l'Institut, ce fut son «Manuel d'Archéologie américaine», édité en 1912 par Auguste Picard. Ce livre est maintenant dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des belles civilisations précolombiennes. C'est un travail d'érudition de premier ordre, qui devait avoir comme suite un second volume consacré aux tribus sauvages de l'Amérique.

Par ce résumé trop rapide de la courte et pourtant si féconde carrière de Beuchat, il est facile d'imaginer tout ce qu'il aurait pu produire s'il avait vécu, surtout si, comme tout permettait de l'espérer, une situation digne de sa valeur était venue lui donner enfin le repos moral indispensable au travail scientifique. Beuchat est mort en pleine période de production. Sa perte est de celles qu'on ne saurait trop déplorer.

Ce que fut sa mort, les récits des survivants du «Karluk» nous l'ont appris. Le bateau qui les portait ayant été disloqué par les glaces, les passagers décidèrent de gagner l'île de Wrangel par la banquise. Le groupe, dont fit partie Beuchat, n'arriva pas. Nous ne connaissons jamais les détails de ces journées d'agonie dans un désert glacé. Nous savons seulement que Beuchat, déjà très malade au départ, les pieds gelés, ne put suivre ses compagnons qu'à force d'énergie et qu'alors qu'il eût pu encore retourner en arrière, il préféra suivre jusqu'au bout le sort de ses compagnons.

J'aurais incomplètement dit ce qu'était l'ami que j'ai perdu, si je n'ajoutais qu'il avait toujours eu à ses côtés une femme admirable, courageuse et vaillante comme savent l'être les mères françaises. L'affection, qui unissait la mère et le fils, était une des plus touchantes que j'ai rencontrées, et sans diminuer en rien le rare mérite de celui-ci, je puis dire que c'est en partie à l'énergie et à la sollicitude de sa mère que Beuchat était parvenu à surmonter toutes les difficultés de l'existence. Après l'avoir soutenu, sans défaillir un instant, au milieu des pires épreuves, elle eut la force d'âme de le voir partir sans une larme, ne voulant pas troubler sa joie d'un seul regret; avec le même stoïcisme, elle supporta les longs mois d'attente, cachant par une sorte de pudeur, même à ses amis intimes, les angoisses de son cœur torturé, et lorsqu'il ne fut plus possible de douter, son désespoir resta aussi discret que l'avait été son tourment. N'attendant plus rien de la vie, elle veut vivre cependant jusqu'au jour où, une seconde édition du «Manuel d'archéologie américaine» étant devenue nécessaire, elle pourra y faire placer, en frontispice, le portrait de son enfant, mort au service de la science.

P. Rivet.

Alfred Bourquard

1879 — 1948

Le 22 août 1948, un brusque décès arrachait à sa famille et à ses amis, M. Alfred Bourquard, ancien fonctionnaire postal à Porrentruy. Par la droiture de son caractère et sa serviabilité, le défunt, toujours affable et modeste, avait su s'attirer l'estime de ses chefs, de ses collègues et de toute la population.

Entré dans l'Administration des postes le 1er juin 1897, il avait débuté au bureau de Boncourt. Après des stages à Fribourg et à Bâle, il revint dans sa ville natale dont il avait toujours eu un peu la nostalgie, et ne la quitta plus jusqu'à sa mort, soit durant 43 ans. Le 1er janvier 1945, après une vie laborieuse, traversée par quelques grandes épreuves, qui n'abattirent pas son courage, et n'altérèrent pas la jovialité de son caractère, il avait pris sa retraite, et jouissait d'un repos bien mérité au milieu des siens.

Alfred Bourquard avait une prédilection marquée pour l'Emulation, dont il suivait toujours avec intérêt les manifestations, assistant avec joie aux conférences et assemblées de la Société, ce qui était pour lui le meilleur délassement. L'Emulation perd en lui un membre dévoué qui laisse d'unanimes regrets, et dont le souvenir vivra au cœur de tous ses collègues et amis.

M. H.

Eugène Heim

1881 — 1949

C'est après une longue et douloureuse maladie que M. Eugène Heim, ancien administrateur postal, est décédé à Porrentruy, le 15 février 1949. Admis à prendre sa retraite pour raison d'âge le 1er janvier 1947, il ne jouit pas longtemps de son repos, puisque deux années à peine le séparaient du tombeau.

Eugène Heim fit presque toute sa carrière postale à Porrentruy, sa ville natale, après deux stages à Glovelier et à Bâle. Ses qualités personnelles, autant que des circonstances favorables, lui valurent un rapide avancement. Promu sous-chef de bureau en 1920, puis chef de bureau en 1923, il fut nommé administrateur en 1929.

Tout à sa tâche professionnelle, il ne prit pas une grande part à la vie locale, mais fonctionnaire consciencieux et serviable, il jouissait d'une considération bien méritée parmi les autorités postales, ses subordonnés, ses amis et le public en général.

M. H.

Le Révérend Père Louis Fleury

Missionnaire apostolique
Curé de Courchavon

Le 26 mars 1949, la Société jurassienne d'Emulation avait le regret de perdre un de ses membres dévoués, le R. P. Fleury, décédé à Berne.

Parti en 1906, à l'âge de 26 ans, de Paris, où il avait achevé ses études, pour la Chine; missionnaire à Pékin puis à Tientsin, quand le Père Fleury revint en Europe, quatorze ans plus tard, il laissait derrière lui une œuvre remarquable: sous sa direction s'étaient dressés, sur des terrains jusque là inhabitables situés à la limite de l'immense ville, une cathédrale, un évêché, des séminaires, des écoles, des couvents, des dispensaires entourés de toute une cité chrétienne, ombragée par des acacias et des ormes. A ces réalisations splendides il avait ajouté, en 1914, dans l'une des grandes artères de la Concession française, un collège de jeunes filles encore très florissant, l'an dernier, avant la prise de Tientsin par l'armée rouge.

Rentré malade dans son pays, il continua sans bruit son œuvre bienfaisante dans la petite paroisse de Courchavon où il est maintenant enseveli, au pied de son église.

La Société jurassienne d'Emulation, au nom de tous ses membres, adresse, avec cette trop brève expression de son souvenir, un dernier salut à l'ami disparu.

H. G.

Alexis Prêtre

1883 — 1948

Issu d'une vieille souche terrienne de Boncourt, Alexis Prêtre resta fidèle aux traditions ancestrales de sa famille.

Né le 14 septembre 1883, il fit sa scolarité dans son village natal, puis il continua ses études classiques durant 3 ans au collège St-Benoît à Delle.

Son atavisme terrien le retenant au domaine paternel, il alla suivre les cours de l'école d'agriculture de Porrentruy, puis il revint dans sa famille et continua d'exploiter le domaine paternel.

Agriculteur avisé, il fit partie de l'Association des sélectionneurs jurassiens, dont il fut un des membres fondateurs.

S'intéressant vivement à l'histoire du Jura et plus particulièrement à celle de l'Ajoie, la lecture des Actes lui causait un plaisir particulier et lui donnait souvent l'occasion de raconter des anecdotes se rapportant à l'époque évoquée.

P. F.

M. l'abbé Paul Lachat

professeur

Le dimanche 30 janvier 1949, une nouvelle inattendue nous jetait dans la consternation. M. l'abbé Paul Lachat venait de rendre son âme à Dieu à l'hôpital Sainte-Claire de Bâle.

Prêtre dévoué, professeur de talent, ami fidèle, il nous quittait en pleines forces à un âge où la vie est encore une espérance.

Il était né à Roche d'Or, en 1906, dans la ferme familiale où se conservait le souvenir de nobles figures: Mgr Eugène Lachat, évêque de Bâle, exilé pour sa foi, et son frère, François Lachat, théologien érudit et auteur de savants ouvrages, tous deux grands-oncles du défunt.

Après ses écoles primaires, l'abbé Lachat commença ses études secondaires au collège de St-Maurice et les acheva par la maturité en 1928. D'un caractère vif et enjoué, il s'attacha tous ses camarades qu'il entraînait comme moniteur de gymnastique et qu'il distrait comme acteur au cours des représentations théâtrales.

Le séminaire de Lucerne l'initia à la théologie. Comme il montrait un goût fort vif pour les sciences, ses Supérieurs le destinèrent à l'enseignement et il suivit les cours de chimie et de physique à l'Université de Fribourg. Le succès fut brillant. Des dons naturels très remarquables, une thèse intéressante le signalèrent à ses maîtres qui désiraient se l'adjoindre comme collaborateur.

Ecartant des appels flatteurs, il accepta l'offre du collège St-Charles. Durant les 12 années de son enseignement, il sut communiquer à ses élèves l'amour des sciences, le sens d'un travail rigoureux, l'enthousiasme de la découverte. Plusieurs de ses disciples lui doivent une vocation, car il savait encourager et ouvrir des voies nouvelles aux jeunes qui suivaient avec passion ses expériences.

Dans sa petite paroisse de Beurnevésin, il se fit aimer par sa bonté, sa charité. Nul ne frappait à sa porte sans recevoir un conseil prudent, un secours généreux. Trop bon pour soupçonner le mal, trop désintéressé pour déceler l'exploitation, il préférait donner trop par mansuétude que trop peu par prudence. Il ne songeait pas à l'avenir et, de ses mains toujours ouvertes, coulait tout son bien.

Durant les heures tragiques de la guerre, il se dévoua avec une ardeur si discrète qu'elle paraissait à peine. Qui dira l'accueil réservé aux populations réfugiées, ses délicatesses pour les troupes cantonnées dans sa paroisse, logées dans sa cure? Qui rappellera l'aide précieuse qu'il fournit aux services de renseignements de l'Armée? Qui, enfin,

évoquera sa délicatesse pour les douaniers dont il comprenait la vie rude, sans admettre toujours les finesses de leurs règlements !

Des funérailles imposantes rassemblèrent la plupart de ses amis. Ils étaient venus de toutes parts. Au bord d'une tombe ouverte, oubliant les opinions qui pouvaient les séparer, ils apportaient leur sympathie à une famille cruellement éprouvée et leur dernier témoignage d'affection à celui qui avait su les aimer avec un cœur de prêtre et une humaine tendresse.

Edgar Voirol.

Henri Knecht

Fils et petit-fils de mécaniciens, Monsieur Henri Knecht est né à Saint-Imier en 1910. Par tradition familiale, par goût et par vocation, il entra à l'école d'horlogerie de son village natal où il obtint le diplôme de technicien. Reprenant la coutume des compagnons d'autrefois, le jeune technicien fit son tour de France et s'engagea dans une fabrique d'horlogerie en Savoie. Il revint ensuite au pays et travailla dans une manufacture jurassienne, à Tramelan, pendant quelques années. Il fut immédiatement apprécié dans son travail et c'est en 1934, alors qu'il n'était âgé que de vingt-quatre ans, qu'il fut appelé comme technicien par la direction de la Société horlogère de Porrentruy, Phénix Watch S. A. Chargé de la responsabilité technique, il mit tous ses talents au service de l'entreprise et il contribua largement à son développement. Jouissant de la confiance du Conseil d'administration et de tout le personnel, il ne se contente pas de suivre les chemins battus. Il construisit de nouveaux calibres qui augmentèrent la renommée de la maison. Devenu directeur, il garda un contact très étroit avec tous les ouvriers. Il avait le don très précieux de savoir apaiser ou régler les conflits qui pouvaient surgir par une boutade ou un sourire. Généreux de caractère, il a su contribuer à faire régner aussi bien la paix du travail que la paix dans le travail. Il ne compta jamais ni son temps ni sa peine et les premiers symptômes de la maladie ne parvinrent pas à diminuer son ardeur au travail. C'est en pleine activité et dans toute la force de l'âge que Monsieur Henri Knecht fut enlevé à l'affection des siens, de ses amis et de ses collaborateurs, laissant à tous le souvenir d'un bon époux et d'un bon frère, d'un ami généreux et joyeux, d'un chef aimé et respecté, d'un excellent horloger de chez nous.

H. R.

Charles Robert

1912 — 1948

L'incroyable nouvelle nous est parvenue dans ce matin triste et froid du 11 février 1948. Charles Robert n'est plus. Nouvelle incroyable, en effet, pour nous qui l'avions vu, il y a peu de temps encore, alerte et plein de joie. Il nous est impossible de croire que ses grands yeux, clairs comme l'eau de nos montagnes, se sont fermés à la lumière qu'il aimait tant. Charly Robert n'est plus, pourtant, son souvenir restera parmi nous, ses amis, qui l'aimions et l'admirions.

Il est né en 1912 à Tavannes, mais accomplit toutes ses écoles à Moutier. Après un apprentissage à la Banque Populaire Suisse, il entre en 1932 comme comptable au «Petit Jurassien». Travailleur infatigable, il ne se contente pas d'accomplir sa tâche journalière, bien lourde pourtant : aidé de son frère Max qu'il adorait, il n'hésite pas à transformer radicalement la structure de l'entreprise pour en faire l'établissement actuel dont il était si fier. Sa capacité de travail était si grande qu'on le voyait très tard le soir, penché sur ses registres, ou gravant un lino, ou même — chose admirable — conduisant une machine. Sa vaste culture, ses connaissances étendues ne l'empêchaient pas de s'intéresser à des problèmes purement techniques, aux arts graphiques en particulier. Ces activités diverses, loin de faire de lui un amateur, étaient un besoin de sa nature.

C'était un homme complet, dans le vrai sens du mot ; nous l'avons vu s'occuper de tout avec succès : de son métier d'abord, des sports ensuite qu'il pratiquait avec joie, que ce soit la montagne, la gymnastique ou le ski.

Et puis, par dessus tout, il y avait la peinture. Nous qui l'avons suivi dès ses débuts, nous savons ce qu'elle était pour lui, nous connaissons ses espoirs et ses luttes. Dessinateur parfait, coloriste incroyablement sensible et raffiné, il aurait pu être, si le destin l'avait permis, incontestablement un grand peintre. Il détestait la facilité et les modes passagères : sincère avec lui-même, il ne fut pas toujours compris du public.

Mais ses œuvres sont là, et demeurent...

C'est une très grande consolation pour ceux qui, aujourd'hui, le pleurent.

Ses peintures sont un reflet de lui-même et de sa vie : tantôt elles furent éclatantes de couleurs dans la flamme de l'adolescence, tantôt si-

nistres et sombres, semblant porter en elles l'inquiétude de ce qui allait venir. Puis, elles furent merveilleusement calmes et pleines de sérénité quand il rencontra l'épouse qu'il aimait; il y eut enfin ses dernières œuvres, ce «Garçon en pyjama» entre autres, si claires, si heureuses, si pleines de cet amour qu'il portait à ses deux enfants.

La vie n'a pas été toujours douce pour lui, sa mère morte trop tôt, son premier enfant qu'il perdit, l'implacable maladie contractée au service de la Patrie; et pourtant il l'aimait, cette vie qu'il regardait de ses yeux d'artiste. Excessivement sensible et d'une rare délicatesse, il aura laissé autour de lui un lumineux rayonnement qui imprégna ceux qui le connaissaient: ses proches surtout, puis ses amis.

Ces derniers perdent en lui l'âme la plus sensible, la plus généreuse, et le cœur le plus noble qu'ils ont approchés.

Moutier, le 12 février 1948.

Serge Voisard.

Edouard Laubscher

1881 — 1949

Le 28 février 1949, la triste nouvelle du décès, survenu à l'âge de 68 ans, de M. Laubscher, se répandait rapidement dans le village de Tavannes, où le défunt jouissait de la considération générale. Cette mort met fin à de longues années de souffrances, car M. Laubscher avait été frappé, il y a vingt ans, d'une cruelle maladie et la paralysie qui en était résultée, avait profondément affecté l'homme d'action qu'était le défunt. Venu tout jeune du Seeland, il avait représenté pendant plusieurs années la maison Ricono. Après son mariage avec Mlle Stroppa, il avait repris à son compte l'établissement de ses beaux-parents, l'Hôtel de la Poste et Buffet de la Gare de Tavannes, de bonne renommée.

M. Laubscher était un citoyen affable, intègre et toujours prêt à rendre service. Sans prendre part directement à la vie politique locale, il fut pourtant membre de la commission scolaire plusieurs années. Les épreuves ne lui furent pas ménagées et il eut l'immense douleur de perdre son fils aîné, puis son épouse.

Il aimait à lire les Actes de notre société et nous perdons en lui un membre fidèle.

H. B.

Onésime Sautebin

1866 — 1948

Le 26 février 1948, les membres de la famille et quelques amis du défunt étaient réunis au Crématoire de La Chaux-de-Fonds pour lui rendre les suprêmes honneurs. Après 44 années d'enseignement à Reconvilier, Onésime Sautebin avait dû quitter son village pour permettre à son épouse de séjourner en pays plus clément. Atteint dans ses affections par plusieurs deuils rapprochés, il termina les dix dernières années de sa retraite au chef-lieu des Montagnes neuchâteloises où sa fille aînée sut lui aménager un foyer réchauffé par la plus tendre affection filiale.

La translation des cendres eut lieu le 13 mars, au cimetière de Chaindon. Ce fut l'occasion d'une touchante cérémonie où se retrouvèrent ses nombreux amis, ses collègues, ainsi que les autorités scolaires et municipales. Un ancien collègue du défunt, un ancien élève et le représentant de l'autorité municipale relevèrent les mérites de ce maître apprécié et respecté, dont chacun s'accorde à dire qu'il fut un éducateur distingué. Et cette manifestation spontanée et toute empreinte de dignité, de considération et d'affection fut le couronnement d'une longue vie de droiture, de total dévouement aux siens, à ses amis et à son village.

Onésime Sautebin naquit à Saicourt où son père était instituteur. Il était l'aîné de six enfants, dont trois frères, pédagogues comme lui, l'ont déjà précédé dans la tombe. A sa sortie de l'École normale, en 1886, il dirigea une classe primaire à la Montagne du Droit de Sonvilier. Quelques mois plus tard, il fut appelé à Reconvilier où il créa son foyer et où il enseigna jusqu'en 1930. Détenteur du brevet d'École primaire supérieure, il enseigna la langue allemande jusqu'au moment où l'École secondaire fut créée. Dans ce but, il avait fait un stage à l'École normale de Hofwil.

Ses élèves le vénéraient, car il possédait les dons précieux du cœur. Sa vaste culture et son érudition s'étendaient aux domaines les plus variés et lui donnaient l'attrait d'un charmant causeur. L'histoire et les belles-lettres étaient ses grandes passions. Tout ce qu'il exécutait et tout ce qu'il écrivait portait l'empreinte de la bienfaisance. Il était de ce temps, temps qui n'est plus, où l'artisan moulaït encore amoureusement l'ornement qui couronnait son œuvre.

En dehors de l'école, Onésime Sautebin nous a laissé de nombreux témoignages de son activité et de son désir d'être utile à ses concitoyens. Il fut Président du Synode du district de Moutier à plusieurs reprises, membre de la Commission de surveillance des Ecoles normales, membre de la Commission pédagogique de la Suisse ro-

mande, collaborateur de l'«Educateur», membre fidèle de la Société jurassienne d'Emulation, section de la Prévôté, où il figure à l'état nominatif depuis 1893. Président de l'ancienne Société littéraire de Reconvilier, Conseiller municipal. Ses qualités civiques lui valurent l'honneur d'être nommé Juré fédéral.

Pour le corps enseignant de Reconvilier, Onésime Sautebin fut le collègue courtois et bienveillant qui met toute sa bonne grâce à servir ses collaborateurs. On ne pouvait souhaiter recteur plus avenant et plus éduqué. Grands et petits étaient sensibles à ses manières distinguées et se soumettaient de bon gré à ses avis paternels. Son grand âge lui aura permis souvent de recueillir les preuves d'affection et de reconnaissance de ses anciens élèves, lorsqu'il les rencontrait dans la vie. Quant à nous, ses collègues et ses amis, nous garderons d'Onésime Sautebin le souvenir d'une nature d'élite, qui a porté dignement le titre d'éducateur, et qui a placé très haut l'honneur de notre corporation.

E. S.

Jacques Bœgli

1873 — 1947

Les amis de Monsieur Jacques Bœgli lui ont rendu, le 3 novembre 1947, un témoignage de reconnaissance pour son dévouement et son amitié.

La physionomie de Jacques Bœgli, chacun la connaissait. Son caractère: sévère avec les autres, sévère avec lui-même; c'était une personnalité.

Maître serrurier, il aimait son métier, il le connaissait à fond. Il n'est pas d'artisan qui ne lui doive une pensée reconnaissante. Il aimait son village, il était soucieux de son développement. Attaché au parti libéral, il en comprenait à fond la doctrine. Il a marché sans défaillance devant la tâche qui lui était assignée de vice-maire de son village, de conseiller municipal et de conseiller général pendant de très nombreuses années.

Il aimait donner des conseils. Il avait pour lui l'expérience, et dans toutes les circonstances, il fit preuve d'un caractère bien solide, aussi solide que le fer qu'il n'a cessé de travailler toute sa vie.

Son sens juste de la réalité et son esprit d'initiative l'avaient fait apprécier à sa juste valeur à la Société des Arts et Métiers, qu'il présida pendant trente ans, à la Commission des examens de fin d'apprentissage pour le Jura, qu'il dirigea pendant 25 ans, à la So-

ciété de gymnastique, à la Société de Tir, à la Société des Forces Electriques de la Goule, au Conseil d'administration de la société du funiculaire, au Comité cantonal des tireurs.

Il s'est consacré sans réserve à l'intérêt général, et a su donner une impulsion heureuse et réconfortante dans de nombreux domaines. La lumière de son esprit et la chaleur de son cœur demeurent bien vivantes, et son souvenir et son exemple vivront toujours parmi nous.

E. J.

Le pasteur Ch.-D. Voumard

1893 — 1948

Grâce aux fonctions de diacre qu'il exerça pendant tant d'années, et qui le menèrent — souvent pour de longs intérimis — dans la plupart de nos paroisses, le pasteur Ch.-D. Voumard était très connu dans tout le pays.

C'était un Jurassien de vieille souche. Né à Courtelary et bourgeois de ce village, il en suivit les classes primaires, fut élève du collège de Saint-Imier, puis entra à l'école normale de Porrentruy, où il obtint le diplôme d'instituteur.

Mais il n'enseigna jamais. Le ministère pastoral l'attirait. Il s'inscrivit à la Faculté de théologie de l'Université de Neuchâtel, reçut la consécration pastorale dans cette ville, et fut nommé dans l'église de Mars, en Ardèche. Il y passa trois belles années. Toutefois, il n'oubliait pas le pays natal. Et quand en 1919, le diaconat du Jura devint vacant, il obtint cette charge, qu'il occupa pendant plus de 28 ans, jusqu'à sa mort.

Ch.-D. Voumard était un homme intelligent. Il parlait clair, dans ses sermons toujours très soignés comme dans sa conversation ordinaire ou dans les séances de la Société pastorale ou du synode. Il avait du bon sens. Il voyait juste. C'était un esprit pratique et réaliste, qui n'aimait pas les chimères.

Ce fut aussi un homme remarquablement actif. Dans ses intérimis, il ne faisait pas que prêcher; il visitait ses paroissiens de quelques mois, et, puisant dans sa longue expérience, il donna souvent, dans les paroisses privées de pasteur, des conseils fort utiles. A côté de son ministère, il créa, avec Mme Voumard, dans la jolie maison qu'il avait bâtie à Courtelary, un institut de jeunes filles qui fut prospère. Il siégea dans le Conseil de la bourgeoisie, et exerça même pendant quelque temps la charge de maire de son village. Durant

ces dernières années, il remplit avec beaucoup de soin et d'exactitude les fonctions de rédacteur jurassien de «La Vie protestante».

Les choses du passé intéressaient vivement cet authentique Jurassien. Il avait le sens de l'histoire. On lui doit pour une grande part la restauration si réussie du beau vieux temple de Courtelary. Il était un fidèle de la Société jurassienne d'émulation, dans les Actes de laquelle il a publié à deux reprises, des études fort bien faites. En outre, il fut pendant de nombreuses années l'un des deux rédacteurs du «Miroir de la vie jurassienne» et il représenta jusqu'à sa mort les émulateurs de Courtelary au comité de la section Erguel.

Cet homme de haute taille et de forte corpulence connut de bonne heure la souffrance. A la suite d'une grave opération, sa santé devint et resta toujours plus ou moins chancelante. Mais ce fut, pour lui, l'occasion de faire preuve d'une énergie magnifique, et même émouvante. Haletant, mais sans se plaindre, il sut lutter et se raidir. Au cours de ces derniers mois, et malgré des séjours au Tessin, on vit le mal progresser de façon particulièrement frappante. Pasteur jusqu'au bout, Ch.-D. Voumard est mort, le dimanche 18 janvier, au moment où il revêtait sa robe pastorale pour aller prêcher dans le temple de Courtelary. Il avait presque exactement 55 ans.

Tous, nous garderons un vivant souvenir du diacre Ch.-D. Voumard.

R. G.

Julien Meyrat

1881 — 1947

Issu d'une famille authentiquement jurassienne, Julien Meyrat est né le 13 septembre 1881 à Saint-Imier. Son esprit précis et ses dispositions naturelles le dirigèrent vers la carrière bancaire; il fit un apprentissage à la Banque Populaire Suisse et passa plusieurs années au siège de ce même établissement, à Wetzikon. En 1905, il entre à la B.P.S. de Montreux où, par son caractère aimable, ses qualités de droiture et de serviabilité, il eut vite acquis la confiance de ses chefs. Il se vit confier, bien jeune encore, la responsabilité de fondé de pouvoir, puis de sous-directeur.

C'était l'époque où notre Riviera romande était en plein essor et agissait en pôle d'attraction, non seulement sur les Suisses, mais bien plus encore pour les villégiaturants étrangers. Cependant, ni le train de vie aisé de ce centre cosmopolite, ni la douceur du climat ni l'affabilité proverbiale de la population vaudoise, où il s'était lié à de nombreux amis, ne faisaient oublier au jeune Jurassien son vallon

sévère, ses compatriotes modestes et travailleurs, ni surtout sa famille à laquelle il était tendrement attaché. Ayant eu la douleur de perdre son père dès l'enfance, il vouait à sa mère et à ses sœurs une sollicitude particulière. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il revenait en son village natal et c'est là qu'il choisit, quand l'heure fut venue, sa compagne Suzanne Laeuchli, pour créer un foyer. Son union fut bénie par la naissance de trois enfants qui furent la joie et la fierté de cette famille où régnait une atmosphère sereine et une douce affection.

En décembre 1917, la Fabrique Longines l'appela pour son service de caisse et de comptabilité, charge dont Julien Meyrat assumait la direction pendant 30 années avec une rare conscience.

Spécialiste des questions financières, il se révéla, particulièrement pendant les mémorables périodes de crise, un collaborateur de bon conseil, estimé autant des ouvriers que de ceux sur qui pesait le lourd souci de mener à bien la gestion de notre plus ancienne manufacture d'horlogerie. Hélas, trop tôt pour lui et pour ses proches, le 21 juin 1947, alors qu'il venait de quitter son bureau, une embolie le terrassait et mettait une fin subite et cruelle à sa carrière si féconde.

A côté de ses occupations professionnelles, Julien Meyrat avait joué un rôle de premier plan au sein des autorités de la commune et de la bourgeoisie. Membre du Conseil Général en 1919, du Conseil Municipal de 1920 à 1927, puis de 1934 à 1935, deux fois vice-maire, membre des commissions des finances, de vérification des comptes, des services techniques, des abattoirs, en toutes ces fonctions, il se dépensa sans compter, mit sa compétence et son temps au service de la collectivité et apporta en tout sa vision clairvoyante des situations. Sa droiture le désignait chaque fois qu'une question épineuse était à solutionner et tous ceux qui firent appel à son aide sont unanimes à répéter combien sa franchise et sa bienveillance étaient réconfortantes en toute occasion.

En une allocution émouvante lors de l'ensevelissement, M. le maire Niffeler rappela les mérites du défunt et ce passage mérite d'être cité in-extenso :

Monsieur Julien Meyrat payait de sa personne. De lui, combien de fois venait l'exemple à suivre. Combien étaient-elles rendues agréables les discussions au sein des Commissions, du Conseil Municipal, par le bon sens, la correction et la droiture qui animaient toujours le défunt. Il y a plus que cela encore : son âme sensible, son calme, son regard si doux et profond, faisaient que M. J. Meyrat apportait dans la salle des délibérations cette tranquillité sereine, bienfaisante et apaisante, qui facilite la tâche des uns et des autres. Combien de fois ne nous sommes-nous pas retournés vers cet homme si modeste tou-

jours, parce que c'est de lui que nous attendions la solution juste et raisonnable à un problème délicat. Sa loyauté absolue, que l'on reconnaissait sincèrement, de quel côté que l'on siégeât à la table du Conseil municipal, rendait sa personnalité plus attachante, plus sympathique encore. Belle et noble figure que celle de cet homme de devoir, qui bien trop tôt vient de nous être ravie !»

Membre assidu des séances de l'Emulation, il lui fut proposé bien des fois d'entrer au comité. Mais trop d'autres sociétés l'accaparaient déjà. Il présidait la Société de Boulangerie, la Société Immobilière, le Foyer S. A.. Mais c'est surtout au Corps de musique qu'il se dévoua, en fondant l'Amicale, destinée à soutenir financièrement cette institution.

Voilà une personnalité bien caractéristique de notre Erguel qui s'en est allée avant d'avoir pu jouir des fruits de son labeur. Fasse le ciel qu'en chaque génération se lèvent quelques hommes de la valeur de Julien Meyrat pour servir de guides et maintenir les traditions d'honneur et de probité dont nous avons tant besoin.

P. N.

Robert Gerber

1879 — 1948

Né à Saint-Imier en 1879, Robert Gerber demeura toute sa vie profondément attaché à son village natal. Elève de l'École secondaire, il montra très vite des aptitudes qui le destinaient à une vie d'études: ce qui le voua à passer le plus clair de sa jeunesse hors du canton. C'est au Gymnase de Neuchâtel qu'il fit ses humanités, et ses condisciples gardèrent de lui le souvenir d'un «fort en thèmes». Puis, à la Faculté indépendante neuchâteloise, sous la conduite de maîtres alors réputés au-delà de nos frontières, il fit de solides études théologiques, parachevées ensuite, selon l'heureuse coutume du temps, par un séjour en Allemagne, où il fut immatriculé successivement aux Universités de Tubingue et de Berlin. Il porta allègrement la casquette blanche de Zofingue et parlait encore, dans l'âge mûr, avec reconnaissance des horizons ainsi ouverts, des contacts et des liens établis alors, et que le temps et les vicissitudes de la vie n'avaient point entamés.

Originaire d'Aarwangen, il fut cependant et résolument homme de culture latine. Dès 1904, c'est en France, à Mazamet, une paroisse du Midi protestant, qu'il fit ses premières armes dans le ministère pastoral. Cette suffragance devait asseoir durablement les fon-

dements d'une carrière de devoir, d'une belle ligne de conduite faite de labeur soutenu, d'action bonne et de dignité tranquille. Rappelé au pays, c'est à Orvin d'abord, dès 1907, puis à Bévillard, dès 1909, qu'il exerça la vocation pastorale. Par son mariage avec Mlle Louise Morel, il était devenu le gendre du distingué Alexandre Morel, pasteur à Moutier, puis à Berne. Ainsi apparenté également à la famille de l'illustre Doyen, il n'allait pas tarder à se montrer le digne tenant de la plus noble tradition jurassienne. La guerre de 1914-1918 l'éloignera souvent de sa paroisse de Bévillard, car Robert Gerber fut aussi, au Rgt. 9, un aumônier de valeur, estimé de ses chefs et aimé de la troupe. Abstinant convaincu, animé encore du souffle qui apporta «Les temps héroïques de la Croix-Bleue», il écrira, au double titre de gendre et de disciple, la biographie d'«Alexandre Morel» et sera l'une des chevilles ouvrières d'un mouvement dont il incarnait si bien le haut idéal, «Evangile et Tempérance», et dont il considéra longtemps les destinées.

Appelé en 1915 par sa paroisse natale de Saint-Imier à succéder au pasteur Fayot, il sera pendant près de 30 ans, — jusqu'à sa retraite, en 1944, — le prédicateur apprécié de la Collégiale. Toujours soigneusement préparé — à 60 ans, il publiait en chaire des sermons entièrement rédigés et fraîchement écrits — il apportait à sa paroisse une prédication d'apparence simple et facile, impression accrue encore par la sobriété de son éloquence et l'aisance de sa diction, mais une prédication que le connaisseur sentait nourrie d'étude constante et fidèle, savait pétrie d'expérience spirituelle profonde et de foi sereine. Robert Gerber était un narrateur né, et son talent a fait les délices de générations, autant à l'Ecole du dimanche qu'au catéchisme, à l'Union chrétienne qu'à la salle de réunion. Sa clarté d'esprit, une belle voix communiquant chaleur et vie au sujet le plus rébarbatif, faisaient de lui un pasteur écouté, excellent à exposer avec aisance les plus hautes vérités de la foi.

De nombreux comités firent appel à ses compétences. Il présida, de 1934 à 1947, la Société des pasteurs jurassiens. Il fut aussi à la tête du Comité du Fonds des étudiants en théologie. Partout, la sagesse de ses avis, la mesure et la justesse de ses vues, l'aménité de ses interventions forçaient l'estime; sa cordialité proverbiale, son humour délicat, aussi éloigné de la prudence que de toute trivialité, tout de finesse et de lumineux sourire, sa bonté enfin, ont fait de lui un tenant de cette sorte d'hommes, aimables et aimés, dont on souhaite qu'ils soient moins clairsemés.

* * *

Historien dans l'âme, Robert Gerber avait un sens critique aiguisé, qui lui faisait vérifier tous les renseignements qu'il découvrait,

en usant des méthodes de contrôle les plus modernes. Homme aux vues larges, il savait dégager du fouillis inextricable des faits du passé les événements fondamentaux et les lignes directrices essentielles. Cela lui valut l'honneur de composer, en 1928, la brochure commémorative de la Réformation bernoise, intitulée «Chez nous, il y a 400 ans», de rédiger, dans l'important ouvrage bilingue de l'«Histoire de la Réformation bernoise», les chapitres consacrés à l'Erguel et au Jura Nord, et de collaborer à la rédaction du volume de «Guillaume Farel», paru en 1930, à l'occasion du jubilé de la Réformation à Neuchâtel». (Revue nécrologique pour l'Agenda pastoral de 1949.)

Cette nomenclature n'épuise pas, et de loin, le labeur scientifique du défunt. Seul l'examen des tables des matières de la revue du folklore et des «Actes» de la Société jurassienne d'Emulation permettrait de se faire une idée quelque peu complète de l'apport de Robert Gerber historien.

Tout naturellement, il avait d'emblée trouvé sa place au sein de l'Emulation. Vice-président de la section d'Erguel de 1920 à 1923, puis président de 1923 à 1925, il la fit bénéficier largement de sa souriante et communicative érudition. Les «Actes» de 1922 contiennent une substantielle étude sur «Un pasteur jurassien au XVIIIe siècle; Théophile-Rémy Frêne, 1727-1804», relation de valeur qui fit dire au Dr J. Haldimann, vingt ans plus tard: «J'ai eu un plaisir immense à suivre M. le pasteur Gerber dans la lecture de ce journal de Frêne. Avec quel amour, quelle poésie délicate M. Gerber brosse le tableau de ce XVIIIe siècle à la cure de Tavannes! Et son portrait du pasteur Frêne, touche après touche, est l'œuvre d'un pieux érudit et d'un historien de talent». Robert Gerber n'est-il pas tout entier dans la pensée que voici que lui inspira le «Cléobule» de Frêne: «Notre supériorité dans le domaine intellectuel n'est pas chose absolument sûre. C'est peut-être qu'on avait alors deux éléments de culture qui, aujourd'hui, font souvent défaut: le temps et le désir d'apprendre». Interrompue par les travaux préparant le jubilé de la Réformation, sa collaboration aux «Actes» reprend en 1928, par une étude sur «Le folklore du Haut-Erguel»; puis, suivront, en 1939, «Un procès de sorcellerie en Erguel», et, en 1947, «Vieux documents sur Sombeval et Sonceboz».

Mais les «Actes» ne sont pas la seule publication dont il honora les colonnes. A Neuchâtel, où il s'était retiré pour une studieuse retraite, il collabora au «Musée neuchâtelois» et participa aux travaux de la «Société d'histoire», érudite phalange qui tint en 1947 ses assises à Saint-Imier; à la collégiale où il avait tant agi par

le verbe, il lui était alors donné encore une fois de parler, nous entretenant d'«Ami Girard et les événements de 1948». C'était en septembre, — à l'heure où se prépare, au sein du Grand Conseil bernois, l'incident Mœckli-Brawand... Robert Gerber prendra part au débat, dans les colonnes de «La Vie Protestante», montrant par des articles sans passion les liens séculaires unissant «Berne et le Jura Sud». Dans le même organe, il rend un dernier hommage au pasteur Ch.-D. Voumard, diacre du Jura. L'homme propose, mais Dieu dispose: leur nécrologie à tous deux paraît dans le présent volume des «Actes»! Dix jours avant sa mort, le 9 mai 1948, nous le vîmes à Corgémont, lors de la cérémonie organisée au temple à la mémoire du Doyen Morel, mort en 1848, — cérémonie qu'il lui incombaît de clore en apportant les remerciements de la famille Morel. Une attaque l'enlevait le 20 mai, tandis qu'il écrivait à son bureau....

C'est à Saint-Imier qu'eurent lieu ses obsèques, — ce Saint-Imier qu'il a tant aimé et dont il a été l'excellent historien. Il avait brossé déjà un saisissant aperçu du passé récent de la cité, à l'occasion du 75^e anniversaire de la création de l'École secondaire. En un temps assez bref, à peine remis de la grave maladie qui l'obligea à se retirer, il noua la gerbe en publiant son «Histoire de Saint-Imier». Celle-ci n'est pas destinée aux seuls historiens, mais vise à l'audience de notre population tout entière. Éditée avec soin par MM. Grossniklaus, imprimeurs à Saint-Imier, cette œuvre vaut par son heureux équilibre, son érudition sans lourdeur, aérée par une imagination qui sait se garder de la conjecture et qui fuit tout excès. Elle débute, comme il se devait, par un exposé succinct des thèses en présence dans l'épineuse question de savoir ce qui, dans la tradition relative à l'ermite Imier, tient de la légende et ce que l'historien peut retenir comme suffisamment établi. La Collégiale et son chapitre ne pouvaient trouver connaisseur plus compétent: ses études antérieures l'avaient familiarisé avec la matière; aussi, est-ce par un aperçu remarquable de concision et de clarté qu'il en intègre la quintessence dans ce livre au cadre plus étendu. L'œuvre s'achève sur une vivante peinture de Saint-Imier au XIX^e siècle, époque qui voit cette localité passer du rang de petit village agricole au rang de gros bourg industriel, — développement vertigineux qui quadruple sa population, portant à plus de 8000 le nombre de ses habitants.

Robert Gerber étudia et aima le passé, l'histoire en général, et celle de son village en particulier, non en eux-mêmes, mais dans la mesure où ils aident à connaître le présent. Sa philosophie de l'histoire était pragmatique, ce qui veut dire qu'elle ne l'a pas détourné

des problèmes de l'heure, de la cité. Il n'était pas seulement le connaisseur attitré du «vieux Saint-Imier», mais une figure inséparable de Saint-Imier des deux premiers quarts de ce siècle, caractéristique par sa vivante présence et sa douce autorité spirituelle au pays de sa naissance. A. R.

Achille Voumard

1874 — 1948

Né à Saint-Imier en 1874, Achille Voumard, après un apprentissage d'horloger, travailla dans plusieurs fabriques de la localité. La grande crise des années 1930 fut pour lui, comme pour beaucoup d'horlogers de sa génération, une épreuve particulièrement dure. Dès 1932, il dut renoncer définitivement à exercer son métier. Mais Achille Voumard n'était point de ceux qui se laissent abattre. Gravement atteint dans sa santé, il fit preuve en toutes circonstances d'une énergie et d'une vaillance peu communes.

Très connu dans le monde des tireurs, membre fidèle de la Société des sous-officiers, Achille Voumard était également très attaché au parti libéral, auquel il rendit, modestement, de nombreux services. En 1940, malgré l'âge et la maladie, il répondit à l'appel du pays et fit partie quelque temps, de la garde locale de Saint-Imier. Il aimait à assister aux séances de l'Emulation.

C'est en juin 1948, qu'Achille Voumard succomba à la grave maladie qui le minait depuis tant d'années. Nous conserverons le souvenir de ce citoyen modeste et courageux, de cet homme simple et droit.

Edouard Imhoff

1867 — 1948

C'est à Roggenbourg que naquit, le 4 septembre 1867, ce septième enfant d'une famille qui en compta neuf. Le père étant gendarme, les déplacements en furent nombreux; elle habita Bellefontaine, Ocourt, Les Bois, Porrentruy en la triste époque du Kulturkampf. Un grand malheur l'atteignit en cette ville par la mort de son chef, âgé de 41 ans seulement. La famille qui n'avait jamais connu l'opulence, tomba dans la misère et «Edouard comprit alors la signification du mot *f a i m*». Cependant, les aînés grandissant, les soucis de la pauvre veuve diminuèrent quelque peu, mais il était trop tard: épuisée par les priva-

tions, les angoisses et le chagrin, elle mourut subitement à Delémont, où elle s'était établie, à l'âge de 42 ans.

Ce décès fut une catastrophe: la famille dispersée, les enfants placés au gré du hasard et des bonnes volontés! Les uns restèrent à Delémont, d'autres reçurent accueil chez des tantes ou des oncles à Soyhières, dont les Imhoff, venus de Franconie, sont originaires depuis le XVI^e siècle, le cadet fut emmené en Amérique du Nord par un oncle. Quant à Edouard, ce fut la commune de Soyhières qui se chargea de lui. C'était une commune riche dont le maire, un bien brave homme, accueillit chez lui comme un vrai père, le pauvre orphelin. Après un séjour de quelques semaines sous ce toit hospitalier, Edouard fut conduit par le maire au Pensionnat de St-Joseph, à la Gauglera, commune de Dirlaret, canton de Fribourg, où durant quatre belles années, il étudia et reçut une instruction et une éducation dont sa vie entière bénéficia. Le programme de cet établissement épuisé, à l'âge de treize ans, Edouard rentra à Soyhières, chez un oncle et une tante. Cet oncle, homme plutôt violent de caractère, exploitait une scierie, dans laquelle il embaucha son neveu contre son gré. La tante, une brave femme, soutint les efforts d'un frère d'Edouard, qui désira lui voir apprendre le métier de typographe. C'est ainsi, qu'en 1883, il entra à l'imprimerie Boéchat, à Delémont, en qualité d'apprenti. Trois ans plus tard, son temps terminé, il entreprit le classique tour de France pour se perfectionner et travailla à Bienne, puis à Berne, puis à Paris, où il resta jusqu'en 1889. Pris subitement de nostalgie, il rentra en Suisse et exerça son métier de typographe successivement à Bex, Neuchâtel et Bienne. Berne l'attirait; il s'y rendit et travailla dans différentes imprimeries, puis en 1897, fonda avec quelques camarades, l'Imprimerie coopérative, dont il devint le directeur de 1904 à 1909. Cherchant une situation plus tranquille, il la quitta, non sans un serrement de cœur, le 28 février 1909, pour entrer aux Bureaux internationaux réunis pour la protection de la propriété industrielle, littéraire et artistique. Il y fut attaché jusqu'en 1932, année où il sollicita sa mise à la retraite.

En 1900, Edouard Imhoff avait fondé un foyer en épousant une demoiselle Rochat, du Pont, vallée de Joux, coin de pays qui devint pour lui et son heureuse famille une seconde patrie où les vacances les ramenaient régulièrement.

D'une intelligence vive, claire, caustique parfois, tempérée par une bonté foncière et une compréhension humaine forgées dès la prime jeunesse par les difficultés de la vie, d'un caractère bien trempé, mais sociable par dessus tout, Edouard Imhoff trouva à Berne un terrain idéal pour y exercer une activité sociale féconde. Nombreuses y sont

les sociétés et associations professionnelles, récréatives, immobilières, politiques ou de bienfaisance, romandes et alémaniques, dont il a fait partie et qu'il a présidées, plusieurs, durant de longues années. Partout et toujours, ses avis pondérés, motivés reçurent un favorable accueil.

Jurassien il était né, Jurassien il resta jusqu'à son dernier souffle, fort attaché à son vieux Soyhières où, à l'occasion, il allait exercer encore et défendre ses droits de bourgeois. Il fut un des fondateurs de l'Association des Jurassiens bernois, groupant en son sein des représentants de toutes les classes du Jura, des étudiants surtout, qui n'eut qu'une courte existence, il est vrai.

Lorsque, en 1910, Albert Schenk, vrai et sincère Jurassien au dévouement inlassable quand il s'agissait de son cher Jura, entreprit de reconstituer la Section de Berne de la Société d'Emulation jurassienne, son ami Edouard Imhoff se tint à ses côtés en fidèle collaborateur. Par la suite, il demeura fort attaché à notre chère Emulation, prenant part encore à son activité à un âge où beaucoup d'autres renoncent et s'intéressant à ses destinées jusqu'à son dernier souffle.

Fils de ses œuvres, parti dans des conditions difficiles de tout en bas de l'échelle, grâce à son intelligence, sa conduite, son caractère, Edouard Imhoff s'éleva au rang honorable et honoré de digne représentant du Jura en la ville fédérale.

Virgile Wisard (1879 — 1948)

Le 31 décembre 1948 est décédé à Berne, à l'âge de 69 ans, Monsieur Virgile Wisard, deuxième chef de section au Département fédéral des finances. Bourgeois et natif de Grandval, Monsieur Wisard y fréquenta l'école primaire, puis il suivit l'école secondaire de Moutier. Il fit son apprentissage à la Banque Mochard, à Moutier, devint ensuite commis postal à Moutier, puis à Bâle et à Courtelary. Plus tard, il fut appelé à Berne en qualité de secrétaire des P.T.T., puis passa deuxième chef de section au Département fédéral des finances.

Monsieur Wisard a fait une brillante carrière dans l'administration. Il eut le malheur de perdre son épouse, puis son fils unique, mort au service de la patrie, à 22 ans. Il est des épreuves si cruelles qu'un homme de cœur ne s'en remet guère.

Tous ceux qui l'ont connu garderont de cet émulateur bienveillant et souriant, le meilleur souvenir. Ses amis savent ce qu'ils lui doivent et ce qu'ils ont perdu.

Que la terre lui soit légère !

Pierre Imhof

Fondé de pouvoir de la Banque Populaire Suisse

Pour lui aussi, la lutte est finie. Et la vie qu'il agrémentait singulièrement à ceux qui vécurent avec lui.

Employé supérieur par ses attributions professionnelles et ses dons, il vous entraînait à sa suite dans le remous de ses passions: la musique, les lettres, l'art sous quelque forme qu'il se manifestât.

Il était de ceux qui exerçaient dès l'abord une profonde et définitive impression; de lui émanait un ensemble rare de qualités intellectuelles et artistiques dont le rayonnement se trouvait encore amplifié par son amabilité et une exquise sensibilité.

C'était Pierre Imhof qui nous a quittés alors qu'il faisait bon cheminer avec lui.

L. V.

Willy Brandt

**Gérant de la B.P.S. Porrentruy
Directeur de la B.P.S. Montreux**

Nous l'avons connu dès son adolescence, ce grand jeune homme blond. Il passait dans les bureaux avec une grâce et une gentillesse qui sont devenues la finesse et la courtoisie qui l'ont marqué jusqu'à sa fin. Cette fin brutale qui nous a privés de lui. Privés de sa belle éducation, de son esprit infiniment sociable, de ses talents de chef qui l'ont si rapidement conduit aux responsabilités et plus encore: de sa bonté.

Peut-on désirer autre chose chez le directeur de banque, chez le collègue, chez un ami? C'est bien pourquoi nous sommes appauvris de ne plus le sentir avec nous: Willy Brandt que nous avons aimé.

L. V.

Eugène Altermath

1889 — 1947

Eugène Altermath était un membre fidèle de la Société jurassienne d'Emulation. Il avait le culte de la terre jurassienne, sa terre natale.

C'est en été 1947, alors qu'il jouissait de sa retraite, que la mort, cette sournoise, le faucha brutalement.

Issu d'une famille de paysans, Eugène Altermath est né à Montmelon en 1889. A l'âge de 18 ans, il passe brillamment ses examens de maturité à l'Ecole cantonale de Porrentruy, et il entre dans l'Administration des douanes en 1910. Il y débute à Genève, puis il est appelé à Porrentruy, où il poursuit une très belle carrière. Enfin, le 1er juillet 1946, l'Administration lui accorde la mise à la retraite pour raison de santé, après 36 ans de bons et loyaux services.

Eugène Altermath était une belle intelligence. Modeste, mais d'un esprit vif, c'était un lettré, toujours avide de s'instruire; il avait beaucoup lu et il était de culture latine, plus précisément: française. Il pensait français. Comme tous les Jurassiens du Nord, il aimait la France. L'effondrement de cette deuxième patrie, en 1940, l'avait beaucoup peiné.

D'esprit gaulois (il s'appelait Flambeau), il aimait les réunions d'amis qu'il animait de sa verve intarissable. Les propos spirituels qu'il y tenait restent à la mémoire de ses gais compagnons.

D'une conduite sincère, ouverte et franche, «la ligne droite, disait-il souvent, le regard tourné à gauche», il avait horreur de l'injustice, de la lâcheté et de la méchanceté.

Sa vie n'a été que travail et sacrifices. Père d'une nombreuse famille, il a eu la satisfaction de voir ses enfants réussir dans la vie. La continuité de la famille, la transmission du patrimoine, cela est, dans son âme simple et bonne, sa revanche contre la mort.

Les bords enchanteurs du Doubs, où il a été un enfant triste et rêveur, ainsi que la riante Ajoie, où il a été un homme de cœur, survivront, toujours, en même temps que son âme, qui en gardera fidèlement et à jamais le reflet.

H. D.

Léon-Emile Tripet

pasteur, Tramelan

1894 — 1948

M. le pasteur L.-E. Tripet n'est plus. Avec lui, la Société jurassienne d'Emulation a perdu un excellent membre, un homme de cœur, un ami.

M. Léon Tripet était né à La Chaux-de-Fonds, en 1894; après avoir fréquenté les écoles du grand village des montagnes neuchâtelaises, il fit sa maturité puis continua ses études à l'Université de Neuchâtel où il obtint sa licence en théologie. Suffragant à Tramelan pendant la première guerre mondiale, il fut victime d'un grave accident; mais, à peine remis de l'opération de la trépanation, il se fixa à Bâle où il suivit les cours de l'Université de cette ville. Etudiant la philoso-

phie, les mathématiques et l'histoire de l'art, il travailla en outre le dessin et la sculpture qui furent toujours ses grandes joies.

Ainsi muni d'un solide bagage de connaissances, M. L.-E. Tripet débuta bientôt dans la profession pastorale, partout il se fit apprécier par son talent d'orateur et surtout par sa foi vivante et agissante. Il fut le conducteur spirituel de La Brévine, puis de Coffrane; de 1928 à 1938, il mit son cœur et ses forces au service de la paroisse de Dôle, en France. Dans cette dernière ville, il fut nommé membre de la Commission des recherches archéologiques du musée du Louvre.

En 1938, M. le pasteur Tripet désira revenir au pays et il fut nommé à Tramelan. Au cours de son fécond ministère chez nous, il donna maintes fois la preuve de sa valeur d'homme et de conducteur spirituel. Ayant lui-même beaucoup souffert, il sut toujours trouver les mots qui consolent et apportent l'espérance.

Dans la vie publique, on vit M. Tripet travailler dans maintes commissions et dans de nombreux comités. Orateur étincelant, ses interventions, ses discours et ses conférences faisaient toujours une grande impression. Ses amis, se souvenant de son cœur, de ses vastes connaissances, savent qu'ils ont perdu un homme d'élite.

Charles Choffat

rédacteur, Tramelan

1888 — 1948

Le premier jour de juillet 1948, au matin, les nombreux amis de M. Charles Choffat, rédacteur, apprenaient avec douleur la nouvelle de son décès survenu au cours de la nuit. L'événement jeta partout la tristesse, car le défunt jouissait de l'estime et de l'affection de ses concitoyens.

Né à Tramelan, M. Charles Choffat suivit les classes primaires et secondaires de son village, puis il entra à l'École normale neuchâteloise de Peseux, où il obtint son brevet d'instituteur. Après avoir complété ses études en Allemagne, il dirigea ses pas vers l'Italie, où il enseigna notamment à l'école suisse de Gênes.

La première guerre mondiale l'obligea à rentrer au pays. Il enseignait lorsqu'en 1916, la place de rédacteur du «Progrès» fut mise au concours. M. Charles Choffat, qui avait toujours aimé écrire, présenta ses offres qui furent agréées; et jusqu'à l'heure de la maladie, il donna le meilleur de lui-même à l'entreprise où il était devenu associé.

Outre son activité professionnelle à l'imprimerie du «Progrès», M. Charles Choffat fit partie de plusieurs sociétés du village où il était grandement apprécié pour son caractère droit et sa jovialité, son amabilité et son dévouement. Membre fondateur de notre Section de l'Emulation, il fit partie du Comité pendant de nombreuses années. Membre d'honneur de l'U.S.T. et du Chœur d'hommes, il était vénéré par ses nombreux et loyaux services. D'autres sociétés encore, parmi lesquelles la Littéraire, la Bibliothèque de Tramelan-dessous, la société de Développement, les Echecs, l'Union Instrumentale eurent le privilège de l'avoir inscrit dans leurs effectifs.

A peine âgé de 60 ans, Charles Choffat s'en est allé ! Il nous laisse le souvenir non seulement d'un Emulateur à la plume alerte, à la belle culture, mais aussi celui d'un ami dans tout ce que ce mot comporte de noble et de beau.

Marc Jacot-Guillarmod

Marc Jacot-Guillarmod fut un enfant de La Chaux-de-Fonds, où il est né le 21 décembre 1870 dans la maison des Courvoisier, ses ancêtres par sa mère. De 1889 à 1892, il fit ses études de vétérinaire à l'Ecole vétérinaire de Berne et les continua de 1892 à 1895 à Zurich, où le professeur Zschokke fut son maître et ami. Après un court stage au Locle, il fut de 1896 à 1935 vétérinaire et vétérinaire-frontière aux Verrières, où il fit partie de la Commission scolaire et du Conseil général.

Les sciences, l'histoire et la préhistoire en particulier, ne cessèrent de l'intéresser. Il fut membre du Club alpin, de la Société neuchâtoise des sciences naturelles, de la Société de préhistoire de France.

Il se fit recevoir de l'«Emulation» sur le tard, mais n'en était pas moins fort attaché à l'Erguel où ses ancêtres furent propriétaires, notaires et commissaires des fiefs du Prince-Evêque. Collectionneur de documents, il les déposa en 1948 aux Archives de l'Etat de Neuchâtel.

Marc Jacot-Guillarmod fut un grand voyageur. Du Mont-Blanc à la frontière des Grisons, il fit l'ascension de maint sommet. Il voyagea en Espagne, en Italie, au Tyrol, en Hongrie et en Bavière. L'an 1925, il accompagna au Caire, son frère Jules Jacot-Guillarmod au Congrès international de géographie. En 1927 enfin, il s'en fut en Afrique du Sud (Lessouto et Lorenzo-Marquès).

M. Fallet.

Edouard Charpié

1878 — 1948

Né à Malleray le 19 mai 1878, Edouard Charpié nous a quittés le 27 décembre 1948. Après être entré aux Chemins de fer du Jura-Simplon en 1895, il fut transféré au 2^{me} arrondissement à Olten, à l'inspection des Télégraphes jusqu'en 1924, puis affecté en qualité de réviseur aux services électriques du 1^{er} arrondissement jusqu'à fin 1934, moment de sa mise à la retraite après 40 années au service des chemins de fer.

C'était un homme de bien qui resta toujours très attaché à sa terre jurassienne. Prenant une part active à la vie de la société, il ne cessa de nous témoigner ses encouragements, empreints d'une souriante philosophie, et sa présence à nos manifestations était un précieux réconfort. Son souvenir restera gravé dans nos cœurs comme un exemple de fidélité et d'amour du pays.

L. W.

Reynold Béguelin

1878 — 1948

Le 18 novembre, nous rendons les derniers honneurs à Reynold Béguelin, ancien chef caissier à la Banque Populaire Suisse. Né le 9 juillet 1878 à Tramelan, il fit toute sa carrière professionnelle à la B.P.S. Après son apprentissage à Tramelan, il est nommé à Berne en 1898, puis à Lausanne en 1906, à l'ouverture du siège de cette ville, d'abord en qualité de chef comptable, puis comme chef caissier en 1907. Depuis 1935, il jouissait d'une retraite bien méritée. Dès son arrivée à Lausanne, il ne manque pas de prendre contact avec les Jurassiens établis en cette ville. C'est ainsi qu'il appartient à cette vaillante cohorte qui, sous l'égide du Juge fédéral Virgile Rossel, donna le jour à la Société des Jurassiens de Lausanne, en 1912. Dès la fondation de notre section de l'Emulation, il en devint un membre assidu que nous rencontrions régulièrement à nos manifestations. Il prit une part active aux travaux concernant l'érection d'un monument à la mémoire de l'aviateur Fleury, dont le ballon d'observation avait été descendu par les Allemands en 1917.

Nous perdons en Reynold Béguelin, en même temps qu'un membre dévoué auquel la société doit beaucoup, un homme de cœur et un fervent Jurassien.

L. W.

Madame Virgile Rossel

L'année 1948 fut assombrie, pour notre groupement, par plusieurs décès successifs, parmi lesquels celui de Madame Virgile Rossel, veuve de notre ancien président d'honneur, suscita une émotion toute particulière. Nous ne saurions mieux rendre hommage à la compagne de l'éminent juriste et fin poète jurassien Virgile Rossel qu'en publiant la dédicace que lui consacrait ce dernier dans son livre de poésies «Nature» :

A ma chère femme,

Le code m'a pris tout entier
Et cependant il ne peut faire
Que parfois je ne lui préfère
Les champs, les bois, l'étroit sentier
Bordé d'épine et d'églantier.

Les beaux jours, quand sur les prés verts
Vogue la brise parfumée,
Je prends ton bras, ma bien-aimée ;
Nous allons cueillir à travers
L'été, toi, des fleurs, moi, des vers.

Nous avons dit bien des chansons
Que nous ne dirons à personne ;
Seul le zéphir, qui les soupçonne,
A pu les conter aux buissons
Qui n'en dirent rien aux pinsons.

Mais nous avons aussi chanté,
Dans nos courses à l'aventure,
Tous les hymnes de la nature,
Et les oiseaux ont répété
Ces choses aux fleurs de l'été.

Et ces choses, si tu le veux,
Par ce temps de livres moroses,
Nous les mettrons en pages roses, —
Comme au doux passé des aveux,
Nos espérances et nos vœux.

W. B.

Roger Devaux 1911—1948

C'est avec consternation que nous apprenions, le 31 mars, le terrible accident de la circulation survenu à Genève et dans lequel Roger Devaux devait perdre la vie. Établi à Lausanne où il venait de reprendre la direction de la maison de constructions Schwitzerli S. A., plein d'espoir en un avenir qui s'annonçait brillant, il nous a quittés en pleine force de l'âge. Depuis quelques mois seulement membre de l'Emulation, il aimait retrouver ses amis jurassiens et était déjà devenu un habitué du «Stamm». Roger Devaux laisse à chacun le souvenir d'un homme aimable et d'un ami sincère, plein de dévouement pour la cause qui nous est chère.

L. W.